



Sur la charité IX

Ste Marie Eugénie de Jésus

« Qu'elles craignent souverainement les moindres choses capables de blesser la charité. Qu'elles soient continuellement sur leurs gardes pour ne rien dire, ne rien faire qui puisse désobliger leurs sœurs. Si elles sentaient jamais une disposition moins affectueuse pour quelqu'une d'entre elles, qu'elles s'en fassent de vifs reproches, qu'elles s'étudient à l'obliger plus même que les autres et à ménager davantage son amitié. »

Comme c'est surtout pendant la récréation que l'on peut blesser facilement la charité, je vais vous parler de nouveau de la manière dont vous devez y être, quoique cela ait été le sujet de plusieurs instructions.

Nous sommes d'abord convenues que vous y viendrez avec un visage ouvert et candide : toute raideur sera bannie, point d'air resserré, froid. Que vous soyez tristes, ennuyées ou contrariées, il ne faut pas pour cela ennuyer les autres. Il ne faut pas non plus faire d'apartés, vous asseoir près d'une sœur et parler avec elle de choses qui n'intéressent que vous deux tandis que vos voisines de gauche et de droite bayent aux corneilles ; ne pas vous pencher vers une sœur comme si vous vouliez exclure toute autre de la conversation. Cette observation est non seulement contraire à la charité, mais à la simple politesse. La suivante est dans le même genre : il ne faut pas interrompre une conversation générale en parlant trop haut, etc. Quand un enfant fait cela, on le met à la porte pour qu'il joue à son aise. Il y a un couvent où les novices sont dans une salle à part pour rire et causer !

Vous comprenez, mes sœurs, qu'il est nécessaire que nous ayons des notions certaines sur les choses qui se passent autour de nous dans le monde catholique, à cause de nos rapports avec les étrangers. Nous gagnons beaucoup à écouter des personnes instruites dont le jugement est bon et qui en même temps sont aimables et d'une conversation agréable. Nos entretiens avec monsieur Combalot nous étaient d'abord très utiles, non qu'il fût très savant, mais parce qu'il était lié avec des personnes distinguées et nous répétait leurs idées. Je serais plus à même, ainsi que quelques-unes de nos sœurs, de parler de la politique, des affaires religieuses, etc.. à cause des rapports plus directs que nous avons avec des gens qui s'occupent de ces choses, je le ferais plus souvent s'il y avait moins de bruit, et s'il était plus facile d'établir une conversation générale !

Voyez-vous, en général, celles qui n'écoutent pas avec le même plaisir sont celles qui aiment moins lire. Ne serait-il pas beaucoup plus sûr pour elles de s'épargner la peine de lire des in-folio sur l'Espagne, en écoutant un peu quand tout le monde prend plaisir à le faire ? Il y a à ce propos un mot charmant de saint François de Sales : « Si toute la communauté riait, disait-il, je me mettrais aussi à rire, même sans savoir pourquoi. »

Je reviens à ce qui touche la charité. Je vous parlais d'ouverture, d'amabilité extérieure. À notre grande honte, le monde peut nous servir d'exemple, car dans un salon on voit presque tous les visages souriants, aimables. Je me rappelle ma mère en vous parlant ainsi. Elle eut souvent de grands ennuis. Malgré cela, je ne l'entendis jamais dire une parole désagréable. Si mon frère et moi, nous causions près d'elle le soir, elle ne nous parut jamais absorbée par la tristesse ou trop préoccupée pour nous rejoindre. Non, elle prenait part à nos conversations.

Le général que vous avez vu ce matin me disait que sa femme avait un cancer au sein, il ne s'en aperçut que la veille de sa mort et tout le monde fut grandement étonné de la voir dans l'état où elle se trouvait. Je n'ajoute pas de réflexions à ce trait. Les saints, entre autres la sœur de sainte Jeanne de Chantal, se sont toujours appliqués à réprimer tout signe extérieur de souffrance.

J'entre dans tous ces détails parce que, quelles sont ordinairement les causes de nos mauvaises humeurs, de nos contrariétés ? La santé ; quelquefois un jour pluvieux, un ciel sombre qui nous fait suivre le cours du temps. Cela arrive souvent dans les communautés. Un prêtre disait un jour : « Ah ! il pleut, je vais trouver des

Carmélites déroutées. » On cite les pauvres Carmélites parce qu'elles sont plus dans la solitude que d'autres communautés. Je vous fais cette observation, parce que je l'ai entendu faire par beaucoup de gens. Tous les hommes en sont persuadés, prêtres et docteurs également.

Autres causes d'ennuis : vous n'avez pas été vous confesser au moment où vous vouliez, au prêtre qui vous allait. Après tout pourquoi se confesse-t-on ? J'espère que vous n'avez pas de péché mortel tous les jours. C'est donc pour effacer les imperfections volontaires que vous avez le malheur de commettre, pour en faire pénitence. Et pourquoi, je vous prie, ne pratiquez-vous pas celles qui vous sont offertes ? Cela en est une très bonne d'attendre une heure ou environ quand vos petits arrangements se trouvent dérangés.

Voici une cause de mauvaise humeur pire que les autres. Dans les communautés où la communion se fait une fois par semaine, on veut la faire deux fois. Dans celles où on la fait deux fois, on la veut faire trois. Dans celles où on la fait trois, on la veut quatre. Et dans les communautés comme la nôtre, qui ont le bonheur de communier quatre fois par semaine, on se dépote si on en manque une, même sans qu'il y ait de sa faute.

Ainsi, vous arrivez la messe commencée, vous ne pouvez communier, vous êtes arrêtées dans le chemin de la perfection, vous demeurez là. Sainte Thérèse s'élevait beaucoup contre cet abus. Comment, Notre-Seigneur, Dieu lui-même est entré hier dans votre misérable être, il y reposera demain, et vous n'êtes pas assez fortes pour supporter une contrariété ! Saint François de Sales, lorsqu'il faisait ses études, ne communiait qu'une fois par semaine et cependant il était bien saint déjà. Sainte Marguerite du Saint Sacrement ne pouvait pas communier dans sa dernière maladie, et lorsqu'on lui demandait si elle était triste, contrariée de cela : « Quand je ne puis posséder son corps et sa chair dans la Sainte Communion, je le trouve sur la croix ! » telle était sa réponse et tels devraient être nos sentiments. Sainte Thérèse voulant corriger une de ses religieuses de l'abus qu'elle faisait du sacrement de nos autels, l'empêcha de communier tous les jours, ce à quoi l'autre répondait qu'elle ne pouvait vivre. « Bien, nous mourrons ensemble. » Et cependant ni l'une, ni l'autre ne mourut.

Je reviens toujours à l'extrême politesse des gens bien élevés, mais je veux vous faire bien sentir la différence avec celle que nous religieuses, devons avoir. C'est là que la leur n'est qu'extérieure et que la nôtre doit être une politesse, une amabilité qui couvre les défauts du prochain, non seulement tant que nous sommes avec lui, mais encore après. Nous avons plus de liberté que les gens du monde en ce sens que nous avons 1h1/2 d'oraison pendant laquelle nous déchargeons nos peines auprès de Notre-Seigneur, nous avons nos supérieures, tandis que quelquefois elles sont obligées de faire bonne contenance depuis le matin jusqu'au soir. Une de nos sœurs du Tiers-Ordre me racontait l'autre jour qu'ayant eu à table une humiliation vraiment humiliante, elle saisit le premier prétexte pour quitter les personnes avec lesquelles elle se trouvait et alla dans sa chambre dire un Te Deum.

Et quelle récompense ne croyez-vous pas que Dieu accordera à ceux qui auront ainsi pris tout en bonne part d'un cœur content et généreux, quand il n'oublie pas un verre d'eau donné en son nom ? Et ne croyez pas faire beaucoup en cela, ne vous croyez pas grandement victimes ; donnez de bon cœur, allez trouver Notre-Seigneur quand vous vous sentez émues, contrariées, dites-lui : « C'est vrai, mon Dieu, voilà une occasion de me laisser aller à ma nature susceptible, mais pour vous je l'embrasse avec joie. »

Et il vous écoutera votre Seigneur, il vous fera trouver la paix dans les petits sacrifices, et vous savez que la paix du Seigneur est la seule véritable.